

XYZ. La revue de la nouvelle

Poudre blanche

Micheline Morisset



Numéro 104, hiver 2010

Chefs-d'oeuvre inconnus : nés de la folie, de la douleur, de la hantise, du désir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61316ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morisset, M. (2010). Poudre blanche. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (104), 42–43.

Poudre blanche

Micheline Morisset

Ici moi ici je dis que dans ma vie tu as
été l'unique

CATHERINE LALONDE, *Corps étranger*

ELLE ÉTAIT ASSISE au milieu de sa robe de tulle blanc avec sa nuque de bel oiseau, coudes inertes sur la pointe de ses chaussons. À ses pieds, un enfant lambinait, né d'un pays trop vague, une toupie multicolore entre les mains. Elle ne dansait plus, la ballerine, tous ses petits pas rangés. Que le bruit du vent dans ses poumons et la musique transparente du tissu qui effleurait le plancher de bois.

La salle était déserte. Les plafonniers projetaient de larges étoiles jaunies le long des murs. L'une après l'autre, mine de rien, les filles avaient quitté les lieux, chacune remise aux choses du jour et au ciel, dehors, toujours le même, gris, bas.

Sara ne bougeait pas, immobilisée depuis la minute où elle avait glissé de la poudre dans ses narines. J'observais sa peau de marbre, les lignes de son visage qui se figeaient peu à peu, perdue dans ce qui semblait maintenant sa routine. L'enfant en retrait, oublié comme une plante en pot, la tête dans les hirondelles, mordillait ses lèvres rouges de confiture rouge, la toupie multicolore, sans vie à ses côtés.

Je suis amoureuse de Sara, de l'hiver dans ses yeux ultramarins — ce grand froid en ces jours malmenés —, de ses arabesques, des lumières qui se superposent une à une le long de son corps, de l'odeur de miel qui l'accompagne quand elle danse, du pouvoir qu'elle a sur moi, de ce terrible pouvoir qu'ont sur nous ceux qu'on aime. Je suis amoureuse parce qu'au plus fort des tempêtes, elle murmure de sa voix grave et douce des pensées admirables, tirées intactes de sa mémoire, qui remontent du fond du temps. Et dans ces moments, j'ar-

42 rête de chercher ; je sais où je vais.

Sara ne bougeait toujours pas, je la regardais loin derrière la salle dans le brouillard où elle s'aventurait, en silence et atone, à deux enjambées de la porte. Nous avons entre autres parentés cette propension à l'immobilité. Vous savez, ne plus rien attendre vraiment, pas même une réponse blanche. Debout, assises, dormantes.

Sara ne s'anime que sous les projecteurs. Saisis par le vent et la clarté tous en tombent amoureux. Il faut voir ses gestes de grand échassier ! Ce regard au loin, ses ailes, leur cadence. On l'a croirait heureuse. À la voir ainsi voler : en plein bonheur.

Personne ne soupçonne — pauvres imbéciles — dans cet afflux de sang et de vie sa peur et son dégoût mêlés et l'in-vraisemblable volonté de rendre chaque mouvement impeccable pour tromper le sort, pour réparer l'irréparable, la blessure entre les deux jambes — fille défectueuse —, le craquement des os sous le poids du père. Personne ne voit.

La ballerine est parfaite et si belle le soir sous les projecteurs alors qu'elle compte ses pas pour se sortir de l'impasse. Prouesses et cabrioles, en guise de prière. Chef-d'œuvre inconnu. Les feintes de sa chute. Personne, sauf moi, ne comprend que certaines nuits, elle meurt encore de froid. Je le sais parce que parfois elle tente de dormir dans mes bras. Nue et petite et si belle. Mais de glace pourtant. Elle et sa poudre blanche.

À se souvenir et à vomir.

La routine du père, bouche donnée, cousue. L'haleine de bière les soirs de visite.

Les cadavres de l'enfance.

La ballerine est parfaite, brune et si belle, ses ailes repliées sur son dos. Il faut voir son cou d'échassier, la plaie vive de l'enclume sur la première vertèbre de l'oiseau. La ballerine est terriblement parfaite.

Et mon amour pour elle ne sert à rien. Poudre blanche.